

Les grandes figures combières d'autrefois – 82 – Louis Décombaz, médecin au Sentier de 1901 à 1939

In mémoriam Feu le Dr. Décombaz (FAVJ du 23.12. ?, article signé Paul-Eugène Rochat, préfet)¹

Nos lecteurs ont eu l'occasion de lire dans notre dernier numéro la relation détaillée de DC sur cette belle cérémonie.

Le conseil administratif du village, sur la demande d'un grand nombre de personne, décide qu'il conviendrait de publier intégralement le discours prononcé par M. le préfet Paul-Eugène Rochat, et par l'intermédiaire de son président, nous prie avec « délicatesse » d'accéder à son désir, ce à quoi nous consentons bien volontiers. En voici la teneur (Réd.)

Louis Décombaz est né le 21 décembre 1874 à la cure de Peney-le-Jorat. Il suit le Collège, puis le gymnase classique de Lausanne et obtient son bachot en juillet 1893. Inscrit à la faculté des sciences, il se décide au bout d'un an, à embrasser la carrière médicale. Grand et fort, il a la joie de pouvoir associer les travaux de l'universitaire avec les récréations de l'étudiant. Assidu aux cours et laboratoires, il est aussi présent à toutes les séances de la Société Helvetia dont il fait partie et où bientôt on lui donnera le surnom de l'« Ami du Peuple ». Il le méritait bien, dit un de ses amis, par ses convictions, sa modestie, sa sociabilité, son entrain.

Après un brillant 1^{er} propré, Louis Décombaz passe un semestre à Bâle, puis à Strasbourg. Fin 1897, il est de retour à Lausanne, aussi bûcheur qu'auparavant. En 1899, il obtient son diplôme fédéral, puis s'en va passer quelques mois à New York d'où il revient avec une médaille d'or de la Faculté. En 1900, il est assistant chez César Roux.

Enfin, le 21 février 1901, le docteur Décombaz s'installe comme médecin au sentier où il fera une belle carrière de 38 ans.

Par tous les temps, à toutes les heures, il parcourra le district de La Vallée à pied, à bicyclette ou en traîneau, franchissant souvent la frontière française pour aller donner des soins au Bois-d'Amont et jusqu'aux Rousses. Il est l'ami et le conseiller des familles. Il gagne leur confiance et celle des autorités.

En mars 1909, il épouse à Huy en Belgique Mlle Charlotte Ernst, qui sera sa collaboratrice vaillante et dévouée. Avec son appui, il se consacrera toujours mieux à ses chers malades, sans s'accorder de vacances. Il s'efforce de pratiquer la devise helvétique : « Patrie, amitié, progrès », s'intéressant à tous les domaines de la vie sociale, aux écoles, à l'hôpital, à l'Eglise. Il est de toutes les manifestations patriotiques et on aime à y entendre sa voix.

¹ Nous devons préciser ici que ce texte est probablement de l'épouse de M. Paul-Eugène Rochat qui lui préparait d'ordinaire tous ses discours !

Après ces presque 40 années, on peut le dire, au service de toute une population qui l'apprécie et le vénère, le docteur se retire, en 1939, et s'installe à Pully. Plein de vigueur, il peut espérer jouir encore de quelques années de repos dans la jolie villa qu'il a fait bâtir. Hélas la guerre ne lui permet pas. Il faut suppléer les collègues mobilisés. On vient à lui de toutes parts. Il est souvent rappelé à la Vallée de Joux. Aucun effort ne lui coûte.

Cependant, la maladie le guette. En juin 1946, il doit se soumettre à une opération. Il s'ensuit 9 mois de souffrances. Toujours courageux, humble, soumis, reconnaissant, il a eu le privilège d'être entouré des soins dévoués de sa fidèle compagne et de ses quatre filles. Il les a quittées dans la paix et dans la foi.

La Municipalité de la commune du Chenit d'alors rendit au Dr Décombaz le témoignage suivant : « Nous nous sentons pressés de venir vous dire l'excellent souvenir que nous avons gardé et que nous garderons de ce médecin qui a fait de sa belle profession une véritable vocation. En effet, notre population a pu apprécier tout son dévouement, son abnégation, sa philanthropie pendant les trente-huit années où il a exercé son art dans notre commune.

S'il sut guérir et aider physiquement tous ceux qui eurent recours à lui, il apporta, par ses entretiens avec ses malades et leurs familles, un réconfort moral incontestable.

Citoyen dévoué, pratiquant à chaque instant le commandement divin : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », il fut un exemple pour ceux qui eurent le privilège de fraterniser quelques fois avec lui.

Patriote ardent, chrétien convaincu, il laisse le lumineux souvenir d'un bon et fidèle serviteur trop tôt enlevé à l'affection des siens, à l'amitié et à l'estime de ses nombreux amis. »

P.-E. Rochat, préfet

Louis Samuel Golay se souvient du pasteur Décombaz (1988)

Ma tante Elisabeth venait régulièrement chez nous avec sa trousse de sage-femme et son sac plein de ventouses suspendues à son guidon. Car à cette époque l'invention du porte-bagages placé derrière la selle n'avait pas encore été réalisée. Chaque fois, lors de son départ, elle affichait contre sa porte où elle était. Les téléphones privés fonctionnaient déjà certes, mais étaient peu répandus dans les ménages. A cause de cela le docteur Décombaz passait assez souvent chez nous pour informer ma tante où certains soins devaient être effectués. Là j'étais toujours un peu gêné du tutoiement : Salut Louis ! Salut Samuel ! Il est vrai qu'ils étaient contemporains. D'autre part je remarquais les grands oreilles un peu décollées du docteur, me souvenant de leur effet lorsqu'il les plaquait sur mon dos en m'auscultant, froides, velues, l'effet était très particulier... et inoubliable ! Le Docteur Décombaz s'est toujours déplacé en vélo. Assez grand, bien bâti, il donnait l'impression d'être costaud et sûr de lui. Il m'inspirait une

grande confiance. Lorsque les routes étaient enneigées, il avait recours au service du traîneau confortable de l'équarisseur Simond des Cretêts pour se rendre au Bois d'Amont le samedi en fin d'après-midi. Le retour était souvent tardif, après minuit et des fois à 2 heures du matin. Ce déplacement là se faisait aussi en vélo pendant la bonne saison. Ma tante était très critique à son égard, surtout à cause de son exigence envers ce « pauvre cousin Roland ». Car à son arrivée tardive, le pharmacien devait être là - ils habitaient les deux le même bâtiment – afin de recevoir ses ordonnances et préparer les médicaments en suivant, car vers les 9 heures, donc le dimanche matin, un « Bois d'Amonier » venait en vélo pour pouvoir les distribuer ! Cela a duré jusqu'en 1939 où, à l'âge de 65 ans, le Docteur Louis Décombaz est parti pour prendre sa retraite à Pully. Là il était en avance sur ses confrères. Ces faits authentiques nous semblent toutefois inimaginables aujourd'hui. Ce n'est pourtant pas une histoire bien ancienne. Car Roland Nicole n'a remis sa pharmacie à l'âge de 70 ans environ que vers 1958. Il l'a fait à sa petite cousine, Mademoiselle Emilienne Lecoultre, née au Bois d'Amont, devenue combière par adoption, qui a peut-être, dans sa petite enfance, absorbé des remèdes préparés le dimanche matin au Sentier.

Note : Revenons dans le temps, pour revenir au départ de la Vallée de Louis Décombaz, celui-ci relaté dans la FAVJ du 12 janvier 1938 :

Un départ

Ainsi que chacun le sait, M. le Docteur Décombaz va prendre congé sous peu de la Vallée de Joux. Nous avons reçu à ce sujet les lignes suivantes, qui expriment le sentiment de beaucoup d'habitants de notre district.

Qui dit : « départ », dit : « Adieu », et nous n'aimons pas les adieux ; nous n'aimons ni le mot ni la chose. Et pourtant n'est-ce pas l'inéluctable loi de la vie, car rien, hélas ! n'est durable ici-bas.

Nous voudrions en reculer la date fatidique, souhaitant qu'un événement imprévu, tenant du miracle s'il le faut, éloigne cette séparation pour longtemps encore.

Nous sentons tout cela mieux que notre plume ne peut l'exprimer en songeant au départ de Monsieur le Docteur Décombaz, et nous aimerions dans ces quelques lignes dire en toute simplicité ce qui remplit notre cœur.

Et, d'abord, vous représentez-vous notre Vallée sans celui qui, pendant plus de 38 ans, lui a tout donné ?

Arrivé jeune au milieu de nous, le Docteur Décombaz a su faire de sa vocation un apostolat, mettant au service de notre population ses belles qualités, son cœur aimant et ses connaissances approfondies. Très au courant des progrès

de la science et des découvertes modernes, sa pensée était toujours à ses malades, et avec quelle abnégation ne les a-t-il pas soigné ?

Il est peu de familles qui n'aient bénéficié de la sûreté de son diagnostic et de la conscience qu'il apportait dans la pratique de son art. Nous tous qui l'avons vu au chevet d'un être bien-aimé, savons ce que c'est que le vrai médecin, qui s'intéresse aux circonstances de chacun et s'y adapte pour agir plus sûrement : son apparition était apaisante et réconfortante.

Il a su se pencher sur l'infortune et la misère, s'intéressant aux pauvres, aux malheureux, aux déshérités, et c'est à eux aussi qu'allait cette affection si spontanée, cette bonté qui faisait que les cœurs les plus durs s'ouvraient et trouvaient en lui compréhension et sympathie.

Le Dr. Décombaz a été médecin de corps, mais aussi de l'âme. Il sait le prix de celle-ci : n'est-elle pas une sentinelle qui veille sur le corps ? Il sait que non seulement il faut, selon le vieil adage : « *Mens sana in corpore sano* », « une âme saine dans un corps sain », mais aussi ce qui a une valeur plus grande encore : « *corpus sanum a mente sana !* », « un corps sain par une âme saine ! », et c'est souvent en soignant l'âme que le corps peut retrouver la santé. Quel privilège pour le malade que d'avoir un médecin comprenant ses angoisses et pouvant lui apporter les consolations et les certitudes que donne la foi chrétienne.

Et puis tout n'est pas facile dans notre Vallée : vous en connaissez les hivers ? Que de fois notre Docteur, avec un complet oubli de lui-même, n'a-t-il pas exposé sa vie pour répondre aux appels de ses malades. Pour supporter cette rude saison qui exige tant d'efforts, il faut avoir de l'endurance physique et un caractère bien trempé : il les possédait l'un et l'autre.

En voulez-vous un exemple ?

C'était, si nous ne faisons erreur, le 28 février 1929. Une bise terrible – vrai blizzard – soufflait en tempête à travers notre vallon, amoncelant la neige en « menées » infranchissables. Pour comble de malheur, quelques fils électriques ayant été brisés par l'ouragan, nous étions, le soir venu, plongés d'un bout de la Vallée à l'autre dans la plus lugubre obscurité. Chacun était rentré chez soi content de se sentir dans son home, bien au chaud, à l'abri des éléments déchaînés.

Vous doutiez-vous, Ô heureux privilégiés, que le Dr Décombaz était là, dans les chemins impraticables, luttant contre le froid et la tourmente, et n'ayant d'autre préoccupation que celle de secourir la souffrance. Nous qui l'avons vu ce soir là, avons compris la grandeur et le vrai sens du mot : dévouement.

Aux environs de minuit, le Dr rentra chez lui harassé et transi, mais heureux de cette joie que donne la satisfaction du devoir accompli. Quelle haute et belle conception du sacrifice professionnel !

Toujours, partout, notre Docteur a su, par sa dignité, par la noblesse de ses sentiments et par sa modestie, s'attirer l'estime de notre population.

« Ce qui fait le charme d'un homme, c'est sa bonté », a dit la sagesse du roi Salomon, voilà le secret de toute cette belle activité.

Et tout cela va prendre fin ! Nous ne pouvons le réaliser : notre cœur se serre douloureusement et nous aimerions au moins résoudre le problème d'exprimer la reconnaissance par la parole. Pour nous comprendre, humains, nous avons un seul moyen : nous deviner.

Oui, c'est cela ! Nous demandons au Docteur Décombaz de deviner la profondeur de notre reconnaissance, jointe à nos regrets qui, eux non plus, ne peuvent s'exprimer, et que la sincérité de ces sentiments adoucisse un peu la tristesse de la séparation.

Nos pensées et nos meilleurs vœux accompagnent M. le Dr Décombaz et sa famille dans son nouveau champ d'activité.

Que pendant de nombreuses années encore il puisse mettre ses belles facultés au service de la souffrance, et que d'autres aussi profitent de sa riche expérience et apprécient à leur tour celui que nous perdons.

Bientôt, dans un site merveilleux, le Dr. Décombaz pourra admirer le bleu Léman et nos Alpes grandioses, mais souvent aussi ses regards se tourneront du côté du sombre Jura, car un peu de son cœur reste dans ce petit coin de pays.

Qui dit : « départ », dit : « adieu », avons-nous dit. Et bien non ! Ce n'est pas par un « Adieu » que nous terminer ces lignes, mais par un « Au revoir ». Revenez, cher Docteur, revoir vos fidèles amis, revenez voir notre paisible combe : elle vous sera toujours accueillante et souriante, et vous goûterez le bonheur que donne le souvenir d'une œuvre impérissable.

Le Brassus, janvier 1939.